

*Séance publique du 14 mai 2012*

## **Réception de Christian BELIN**

### ***Le Jardin des Académies : un enjeu de la tradition humaniste***

Vous m'avez fait l'insigne honneur, mes chers confrères, il y a quatre ans, de m'accueillir au sein de votre Compagnie, et je m'acquitte aujourd'hui, non sans émotion, d'une dette de profonde reconnaissance. Lorsque fut instituée en 1706 la Société royale des Sciences, comme une "extension et partie de l'Académie parisienne des Sciences", les Lettres patentes de sa fondation, signées par Louis XIV, célébraient déjà l'effervescence intellectuelle qui prévalait à Montpellier, ce que le roi appelait lui-même "une étroite liaison d'amitié et d'étude". Depuis quatre ans, j'ai pu constater qu'un tel climat perdurait lors de nos assemblées hebdomadaires, à l'hôtel Sabatier d'Espeyran, où chacun profite d'un compagnonnage éclairé en savourant la gratuité des échanges intellectuels. De séance en séance, le plaisir y est renouvelé, avec la joie de la découverte et l'émerveillement que procure toujours la dissipation partielle des brumes de l'ignorance.

L'usage académique voudrait que fût prononcé, en cette occasion, l'éloge de celui qui me précéda au trentième fauteuil de la Section des Lettres, je veux parler de Monsieur le Chanoine Pierre Massé, qui fut professeur de philosophie au petit séminaire Saint-Roch, mais aussi recteur du collège Saint-François-Régis et de l'établissement Pierre-Rouge. Eprouvant de très grandes difficultés d'élocution, il dut quitter notre Académie, et il réside actuellement à la maison de retraite des Missions Africaines de Montferrier.

Je voudrais lui rendre hommage en rappelant ses travaux sur Jacques Paliard (sa thèse de doctorat) et ses livres sur Marx (*Les 50 mots-clés du marxisme*, paru en 1970 et traduit en espagnol, en italien, en portugais et en japonais), sur Marcuse ou sur Mao (*L'empereur Mao, essai sur le marxisme*, 1979). Pierre Massé était polyglotte et il consacra ses loisirs à des voyages qui lui permirent de faire le tour du monde. Par une mystérieuse disposition de la Providence, il se retrouve aujourd'hui cloué sur un fauteuil et paralysé de la voix. Je lui rendis visite il y a huit jours et, malgré les difficultés de communication, nous avons fait connaissance et avons pu échanger quelques propos. La vitalité intellectuelle ne l'a pas abandonné : sur son bureau j'ai pu apercevoir un bréviaire posé sur une revue contemporaine de philosophie écrite en italien. A plusieurs reprises nous avons ri ensemble, nous étions heureux de nous rencontrer, et cet entretien fut singulièrement émouvant. Permettez-moi enfin, en son nom, de vous transmettre son salut et son meilleur souvenir.

Puisque l'usage académique me dispense de discourir plus longuement sur la personne et l'œuvre de mon prédécesseur, je vous proposerai donc quelques réflexions sur l'origine et l'histoire du mouvement académique, qu'il convient de situer dans le sillage de la tradition humaniste. Permettez-moi, pour commencer, de vous livrer une impression personnelle. Lorsque je pénétrai pour la première fois dans l'enclos de l'Hôtel Sabatier d'Espeyran, je découvris le jardin attendant qui borde

le salon de nos réunions. Aussitôt me vint à l'esprit que l'Académie de Montpellier perpétuait inconsciemment le souvenir du jardin de la première Académie, celle que Platon avait fondée à Athènes.

Au retour d'un voyage en Egypte, vers 388 av. J.C., le philosophe avait en effet acheté un terrain planté d'arbres, qui tenait son nom d'un héros légendaire, *Hékademos* ou *Akados*. En ce faubourg d'Athènes, Platon fonda une Ecole ; on sait aussi que se trouvaient là un gymnase et une bibliothèque, et que le philosophe y fit ériger une statue d'Apollon, protecteur des neuf Muses. C'est là que pendant plusieurs siècles devisèrent des amateurs de sagesse, parmi lesquels se trouva Aristote, "sous les allées ombragées du divin Hékademos", comme l'écrivait Diogène Laërce.

L'Ecole platonicienne reçut très vite le nom d'Académie, et, par métonymie, le nom désigna la doctrine de Platon. Or en ce jardin philosophique se situe l'origine d'un mouvement culturel dont les Académies européennes ont toujours revendiqué l'héritage. Cette filiation réelle, et non pas mythique, explique largement la résurgence de l'Académie dans l'Italie de la Renaissance, à Florence, en 1462, lorsque Cosme de Médicis institua, à l'instigation du savant grec Georges Gémiste (dit Pléthon), l'*Academia platonica*, que dirigea aussitôt le grand humaniste Marsile Ficin, et que fréquenta un Pic de la Mirandole.

L'histoire des mots n'est jamais anodine ; elle apporte au contraire des éclairages singuliers sur les faits de civilisation. Qui songerait de nos jours à associer l'Académie à un jardin, fût-ce par le détour de la métaphore ? L'histoire et la sémantique pourtant nous y convient. La symbolique du jardin conserve son éloquence, qui évoque une oasis, un Eden, une Thébaïde, quelque lieu propice aux rêveries de l'esprit ou à ce que Nietzsche appelait des "considérations intempestives". Plus qu'un simple promenoir récréatif, le *locus amoenus* des académies reflète une certaine idée de la quête des savoirs. Aux déambulations du corps correspondent les vagabondages de l'esprit. Cicéron appelait ses jardins de Tusculum une académie, et l'on retrouve dans l'une de ses lettres à Varron l'expression d'une telle félicité : "si tu possèdes un jardin dans l'enceinte même de ta bibliothèque, alors rien ne saurait te manquer (*si hortum in bibliotheca habes, nihil deerit*)".

Comment ne pas deviner sous ces mots la richesse d'un espace intérieur ou bien le secret d'une disposition personnelle, mais encore la sage maîtrise d'un temps consacré aux questionnements de l'intelligence ? Il importe en effet de savoir vaquer aux choses de l'esprit, et sans doute cette libre vacation définit-elle le plaisir académique par excellence. Au fronton de l'Ecole platonicienne, la légende rapporte que se trouvaient écrits ces mots passablement mystérieux : "Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre". On peut jouer avec les exégèses diverses d'une telle formule, mais on peut surtout y déceler une intuition fondatrice : la quête du savoir suppose un amour des belles lignes, la recherche passionnée de l'harmonie universelle, aussi bien dans les orbes entrelacées du cosmos que dans les méandres complexes de la pensée.

En réinventant l'Académie de Platon, Marsile Ficin souhaitait retrouver cet enthousiasme prométhéen, fondé sur une confiance éperdue en la raison humaine. N'est-il pas significatif que le mouvement de restauration des académies ait coïncidé avec une certaine décrépitude des universités, alors enlisées, à de rares exceptions près, dans la routine et la stérilité ? Si la scolastique avait été, au temps de Thomas d'Aquin, un formidable outil d'investigation très innovant, elle s'était depuis lamen-

tablement sclérosée. C'est pour s'opposer à pareille dégénérescence que François I, en 1530, accéda à la demande de Guillaume Budé en créant le Collège royal (devenu par la suite le Collège de France), et c'est en vertu du même principe que se multiplièrent en Europe les académies, jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En France, le mot "académie" est associé pour la première fois à l'idée de société savante en 1570, sous le règne de Charles IX, pour désigner l'"Académie de Poésie et de Musique" fondée par Jean-Antoine de Baïf et Joachim Thibault de Courville, qui renouaient avec la tradition courtoise et occitane de l'Académie toulousaine des Jeux Floraux, Académie du Gai Savoir. Ce n'est pourtant qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, en ces temps où se consumma une rupture épistémologique sans précédent, que se précisa le sens moderne de l'expression "société savante".

Les académies officielles avaient été précédées, en effet, par une prolifération de cénacles privés extrêmement actifs. On mentionnera pour mémoire le Cabinet des frères Dupuy (appelé académie putéane) qui vit le jour en 1617, les conférences du Bureau d'Adresse organisées par Théophraste Renaudot à partir de 1632 ou encore la célèbre académie du Père Mersenne, que fréquentèrent Descartes, Gassendi, Peiresc, Van Helmont, Pierre de Fermat, Roberval, Torricelli et Pascal. Cette académie du Père Mersenne constitua les prémisses de l'Académie royale des sciences créée par Colbert, qui tint sa première réunion le 22 décembre 1666 dans la Bibliothèque du roi, rue Vivienne.

La tradition humaniste de l'*uomo universale* explique l'épopée académique du Grand siècle. A Paris, dans le sillage de l'Académie française, fondée par Richelieu en 1635, une académie de peinture était née en 1648, sous l'impulsion de Mazarin, bientôt suivie par l'Académie des Beaux-Arts, en 1671, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1701. A côté de ces institutions parisiennes fleurissent des académies provinciales, à Caen (1652), Soissons (1653), Arles (1668), Nîmes (1682), Montpellier (1706), Bordeaux (1712) ou Dijon (1725). Enfin, le phénomène n'acquiert de signification qu'à l'échelle européenne. A l'Académie parisienne des Sciences font écho l'*Accademia del cimento*, fondée à Florence en 1657, la *Royal Society* de Londres, qui voit le jour en 1662, l'*Akademie der Wissenschaften* à Berlin, fondée en 1700, que dirigera Leibniz, ou encore l'*Académie impériale des sciences*, créée à Saint-Pétersbourg en 1727.

En tant que foyers culturels, ces académies débattent des idées nouvelles et contribuent à vulgariser le savoir, par le biais des correspondances ou des publications périodiques. La plus ancienne revue scientifique et littéraire d'Europe, le *Journal des Savants*, vit le jour le 5 janvier 1665. On y informait le public lettré des premières observations au microscope faites par Robert Hooke, des travaux de Huygens sur l'optique ou de ses découvertes en astronomie, ou encore des expériences faites par Roëmer à l'Observatoire de Paris pour le calcul de la vitesse de la lumière. Les académies s'intéressent alors de près à l'expérimentation scientifique, comme en témoigne par exemple, à Montpellier, l'installation d'un observatoire astronomique au sommet de la tour de la Babotte, en 1739.

Les Académies interviennent également dans le débat public en organisant des concours à partir de questions scientifiques ou littéraires, ou sur des sujets d'actualité. En 1750, l'Académie de Dijon récompensa Jean-Jacques Rousseau pour son *Discours sur les sciences et les arts*, et en 1783, l'abbé Grégoire sera couronné

par l'Académie de Nancy pour un *Eloge de la poésie*. Le *Dictionnaire de Trévoux* (1704-1771) célébrait l'originalité des académies en insistant sur le rôle dévolu aux discussions savantes : une académie se définit ainsi comme "une assemblée de gens doctes et savants qui tiennent entre eux des conférences sur des matières d'érudition". L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert prononcera un vibrant éloge des académies en soulignant qu'elles ne sauraient se confondre avec des écoles : "une académie n'est point destinée à enseigner ou professer aucun art, quel qu'il soit, mais à en procurer la perfection. Elle n'est point composée d'écoliers, que de plus habiles qu'eux instruisent, mais de personnes de capacités distinguées qui se communiquent leurs lumières".

Les sociétés savantes se situent ouvertement en marge des écoles ou des universités, non pas en concurrence, mais selon des rapports de complémentarité, à la manière d'un contrepoint. Cette marginalité fondatrice et fièrement revendiquée se situe, remarquons-le, aux antipodes des idées reçues sur l'institution académique. Certes l'académisme a pu devenir synonyme, au fil du temps, de routine ou d'indigence créatrice, mais il n'est jamais qu'une trahison de l'idéal académique originel. Voltaire ne s'y trompait pas, qui reconnaissait le dynamisme intellectuel de ces assemblées : "Les académies dans les provinces ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance et les préjugés de quelques villes, inspiré la politesse et chassé autant qu'on le peut le pédantisme" (*Questions sur l'Encyclopédie*).

On assiste ainsi, depuis le *Quattrocento* italien des humanistes jusqu'à la Révolution française, à une véritable efflorescence des académies, aux ramifications successives, qui ne laisse pas de rappeler la métaphore arborescente du savoir telle que l'imaginait Descartes dans le *Discours de la méthode*. Chaque discipline veille scrupuleusement sur son autonomie, mais une même passion les rassemble dans le culte d'un savoir partagé en termes clairs et intelligibles. Les Lettres, les Sciences et les Arts n'ont pas cru déchoir de leur rang ni renoncer à leurs prérogatives ou à leurs spécificités lorsqu'ils communièrent dans un même idéal.

"Une des plus glorieuses marques de la félicité d'un Etat était que les sciences et les Arts y fleurissent, et que les Lettres y fussent en honneur (...), puisqu'elles sont un des principaux instruments de la vertu". Je ne fais ici que citer les Lettres patentes rédigées pour la fondation de l'Académie française, en 1635. Les rois se faisaient gloire d'encourager la prospérité des académies, et l'on sait par exemple combien Louis XVI s'intéressait de très près aux découvertes scientifiques. En supprimant les académies, la Terreur révolutionnaire de 1793 ne fit que trahir l'idéal des Lumières. En réalité, on perçoit aisément qu'il n'y a pas de solution de continuité entre l'*uomo universale* de l'humanisme et l'honnête homme du Grand Siècle ou le philosophe du siècle suivant. Ne nous trompons pas, par ailleurs, sur le sens du mot "lettres" employé dans le texte officiel qui fondait l'Académie française. Il ne désigne pas seulement ce que nous nommons aujourd'hui "littérature", mais, de manière plus large et plus ambitieuse, l'usage même de la parole, artiste et raisonnée tout à la fois, au service de ce qu'Erasmus appelait l' "institution de l'homme". Nous saisissons ici l'enjeu même de tout humanisme, dont l'inspiration originelle repose sur les *litterae humaniores*, ces lettres qui doivent nous rendre plus humains, plus conformes à notre vocation d'être doués de parole et d'intelligence.

L'humanisme reste un appel à devenir enfin ce que nous sommes, à ce que nous ne devrions jamais cesser d'être ou d'avoir été. Rappelons-nous l'enthousiasme de Maître François Rabelais, si cher à la mémoire universitaire de Montpellier : "Maintenant toutes disciplines sont restituées", écrivait le géant Gargantua à son fils Pantagruel. Et le père s'émerveillait d'un tel bouleversement : "Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples (...)".

*Institution* de l'homme, *restitution* des savoirs : le projet de renouvellement correspond, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, à un geste de refondation incessante. On évoque alors volontiers une entreprise d'instauration ou de restauration : Bacon publie à Londres, en 1623, l'*Instauratio magna*, qu'il identifie à une promotion continue de toute forme de connaissance (*advancement of learning*). Pourrait-on concevoir un "avancement" quelconque, un progrès, quel qu'il soit, sans le soutien des "humanités", sans assise culturelle ?

C'est pour servir un tel dessein que fut conçu le modèle académique d'une sociabilité savante enracinée dans la pratique mondaine de la conversation. Les femmes jouèrent un rôle éminent dans l'élaboration de ce nouvel *ethos*. Les académies du XVII<sup>e</sup> siècle n'ont pu fixer les règles de l'échange ou de la communication qu'en s'inspirant des pratiques alors en usage dans les cercles mondains. Aux salons de Mme de Rambouillet, de Melle de Scudéry ou de Mme de Sablé succédèrent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui de Julie de Lespinasse, d'Emilie du Châtelet ou de Mme du Deffand. Une éthique exigeante de la conversation traverse toute l'époque classique. Le chevalier de Méré, en 1677, s'en était fait l'ardent défenseur : "La conversation, écrivait-il, veut être pure, libre, honnête, et le plus souvent enjouée, quand l'occasion et la bienséance le peuvent souffrir, et celui qui parle, s'il veut faire en sorte qu'on l'aime, et qu'on le trouve de bonne compagnie, ne doit guère songer, du moins autant que cela dépend de lui, qu'à rendre heureux ceux qui l'écoutent".

A vrai dire, Montaigne avait déjà finement décrit ce protocole d'une prise de parole en public, une parole qui sût faire apprécier la liberté ou les agréments du dialogue ; c'est ce qu'il appelait l'art de la "conférence" : "Les Athéniens, et encore les Romains, conservaient en grand honneur cet exercice en leurs Académies". Avec sa lucidité et son ironie coutumières, l'auteur des *Essais* laisse toutefois entrevoir l'envers négatif de ce beau programme : "Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs".

Le XVII<sup>e</sup> siècle entendit la leçon, et il sut l'illustrer avec éclat, par son refus têtu de la pesante érudition, du pédantisme facile ou de la cuistrerie arrogante. Par l'entretien des beaux esprits se peaufinait un art subtil de persuader. Faut-il préciser que cette difficile maîtrise de la parole excluait de son horizon aussi bien le bavardage insipide que la superficialité affligeante ? Une conception ascétique du *logos* devait habiter en profondeur tous les professionnels de la parole. Écoutons sur ce point La Rochefoucauld, dont les conseils me semblent caractériser la pratique académique idéale de l'échange.

D'abord le sens de l'écoute : "Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on veut être écouté ; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire des choses inutiles". Il importe ensuite de lutter contre les dérives de l'intransigeance : "Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider". Enfin, voici la règle suprême que devraient se répéter tous ceux qui prononcent des discours ou des communications savantes : "Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire". Persuader son auditoire qu'en vérité, et selon toute vraisemblance, il pourrait, et même devrait se trouver à la place occupée par l'orateur ! Exquise politesse à laquelle nous invitent les écrivains contemporains de Pascal ou de Racine.

Vous pourriez croire, Mesdames et Messieurs, et parfois non sans quelque justesse d'appréciation, que notre époque gravite désormais à quelques années-lumière de tous ces principes ou de tous ces critères. Les moyens de communication ont tellement proliféré, ils nous ont si bien obnubilés et si efficacement aliénés que nous communiquons en effet avec une virtuosité encore jamais atteinte.

Mais nous communiquons si bien entre nous que peut-être nous nous parlons de moins en moins, en toute simplicité, en toute *humanité*. On pourrait ajouter, sans se montrer toutefois excessivement alarmiste, que la logorrhée contemporaine, dans les médias ou ailleurs, ne s'accompagne pas toujours d'un sursaut de l'intelligence. Notre époque conjugue, par surcroît, certaines déficiences de la parole ou de la pensée avec une implosion sans précédent du savoir ou des connaissances, désormais éparpillées en mille spécialités de plus en plus isolées les unes des autres. Comment fédérer ces disciplines qui semblent s'éloigner les unes des autres ? Comment éviter en particulier le triste divorce entre les sciences et les lettres ?

Un élément de réponse se trouve peut-être dans un texte juridique rédigé en 1289, texte pétri d'esprit humaniste. Il s'agit de la bulle promulguée par le pape Nicolas IV, qui instituait officiellement l'Université de Montpellier en réunissant la médecine, le droit et les lettres (les arts libéraux), jusqu'alors enseignés en des collèges différents. Le problème de la réunification des universités est-il une spécificité singulière propre au XIII<sup>e</sup> siècle, qui ne nous concernerait nullement ? La question plonge certains dans l'embarras, et je ne fais que la déposer naïvement dans le secret de votre for intérieur...

La bulle papale que j'évoquais repose paisiblement dans les archives de la ville de Montpellier. Son propos, il faut le souligner, se montre d'emblée très flatteur pour l'environnement culturel de Montpellier, qui s'enorgueillissait déjà de ses écoles magistrales : "ce lieu célèbre et renommé, lit-on, est particulièrement propice aux études (*locus Montispesulani (...) aptus valde studio*)". C'est pourquoi il convient d'y implanter un centre général des études universitaires (*studium generale*) où "soient insérés tous ceux qui cultivent la sagesse (*ut in loco ipso cultores sapientiae inserantur*)". Le dénominateur commun des études, quel que soit leur domaine, consiste précisément en ce concept de "culture", une culture ordonnée à l'amour de la sagesse. L'*université* se définit comme un "*studium generale*" parce qu'elle

rassemble et diffuse les connaissances selon *l'universel*. L'un des plus illustres étudiants de Montpellier, Pétrarque, n'est-il pas l'un des anges tutélaires des Belles Lettres portées par le souffle de l'humanisme ?

Ces notions d'université et d'universalité rejoignent ainsi, dans une perspective humaniste, l'idéal des académies. Les deux institutions plaident en effet pour la conjonction des savoirs, la rencontre des compétences et le dialogue critique. Les jardins d'Akados favorisent la prise de distance absolument nécessaire aux activités de l'esprit ; ils ménagent un retrait salutaire, où il est permis de savourer le temps parallèle d'une méditation sans cesse inachevée.

La survie des académies à travers les siècles ne saurait être interprétée comme une espèce de survivance passéiste qui se consacrerait à l'enregistrement douillet des permanences. Le phénomène s'inscrit plutôt dans le geste même d'une tradition vivante du savoir, tradition qui cherche moins à conserver qu'à transmettre et à actualiser.

Depuis Platon jusqu'aux Lumières, depuis Marsile Ficin ou le XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, un même enthousiasme humaniste n'a jamais cessé de séduire ou de stimuler. "Toute la dignité de l'homme est en la pensée" ; cette remarque aussi simple que profonde résume à elle seule l'ambition de n'importe quel humanisme authentique. Pascal, qui en est l'auteur, attirait notre attention sur le difficile mais indispensable apprentissage de la pensée. Presque immobile sur son fauteuil, mais l'esprit toujours en éveil, le chanoine Massé restera pour nous, ce soir, l'image de ce bouillonnement de vie. Et comme Descartes voyait finement les choses, lorsqu'il écrivait que l'esprit savait goûter ses plaisirs "à part" ! *Cet a parte* salutaire et si mystérieux justifierait à lui tout seul, mes chers Confrères, l'existence même de nos séances hebdomadaires.

Chaque lundi, à la tombée du jour, une cohorte d'hommes et de femmes envahit le salon rouge de l'Hôtel Sabatier d'Espeyran. Ce ne sont pas des conspirateurs fantasques ou les membres de quelque groupuscule ésotérique ; ce sont les académiciens de Montpellier qui se réunissent en toute simplicité pour se livrer à une activité qui, par les temps qui courent, deviendrait presque hautement subversive : ils ne se retrouvent en effet que pour avoir le plaisir de s'écouter et de se parler. Les académiciens se veulent en toute ingénuité des quémandeurs de sagesse, des "cultivateurs de sagesse", comme l'écrivait Nicolas IV. Le sérieux de leur démarche ne les prive d'ailleurs pas, et c'est heureux, d'un incontestable sens de l'humour. En 1770, Sébastien Mercier écrivit un roman utopique où il imaginait ce que serait notre pays en 2440 ; transporté à cette époque lointaine, le narrateur constate avec plaisir que les membres de toutes les académies, en France, "travaillent à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu" ainsi qu'à "l'amour du beau et de vrai" (*L'An 2440 ou Rêve s'il en fut jamais*). Appréciez, mesdames et messieurs, l'ampleur de la tâche et l'immensité des perspectives qui s'ouvrent ainsi à nos yeux ébahis !

Mais il est temps de conclure, et je le ferai d'autant plus volontiers que je me souviens du précieux conseil formulé par La Rochefoucauld : "s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire". Nous sommes réunis ce soir, en quelque sorte, au cœur même de Montpellier, au plus intime de son identité, dans le sanctuaire de ce "*studium generale*" voulu par nos fondateurs, et devant cette chaire qui en constitue le plus éloquent des symboles. Si nous interrogeons la mémoire des lieux, notre imagination peut même se figurer que nous sommes dans un jardin,

puisque nous occupons l'emplacement du cloître de l'ancien monastère Saint-Germain. Ici, l'Université et l'Académie poursuivent un même idéal, quand bien même elles devraient parfois œuvrer à contrecourant ou se faire entendre "à temps et à contretemps". Notre Académie n'est-elle pas elle aussi, à sa manière, une espèce de *studium generale* ?

Vous me recevez aujourd'hui solennellement au sein de votre assemblée, et si je mesure en toute lucidité mes propres défaillances, eu égard à l'honneur que vous me faites, je garde une confiance inébranlable en la valeur de notre commune entreprise, parce qu'on ne cesse jamais de redécouvrir les pouvoirs somptueux d'une parole guidée par la raison, et parce que, dans les choses de l'esprit, il ne saurait jamais y avoir prescription. Il n'existe jamais qu'un nouveau départ.